



Claudia Piñeiro
Une chance
minuscule

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Romain Magras

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Marilé Lauría, trentenaire blonde aux yeux clairs, vit dans une banlieue huppée de Buenos Aires. Elle a épousé un chirurgien, habite une résidence cossue au perron garni de rosiers, et fréquente les parents qui, comme elle, confient leur progéniture au sélect collège privé de la ville. Jusqu'au drame qui rebat les cartes de cette existence morne et futile et fait basculer sa vie. La voilà condamnée à fuir comme une voleuse afin de délivrer de sa présence l'être qu'elle aime plus que tout au monde.

Quelque vingt ans plus tard, Mary Lohan, une quinquagénaire rousse aux yeux de jais qui réside à Boston, prend l'avion pour l'Argentine, où l'appelle une mission professionnelle. Au terme du voyage : une petite ville qu'elle ne connaît que trop bien, le souvenir cuisant d'une faute jugée impardonnable qui l'a poussée à tout abandonner et un homme qu'elle craint par-dessus tout de rencontrer.

Probablement aussi la chance majuscule de pouvoir enfin "réparer" la *femme rompue*.

Cette poignante comédie dramatique explore les liens du sang, la culpabilité et les épouvantables ou merveilleuses facéties du hasard.

CLAUDIA PIÑEIRO

Claudia Piñeiro est née en 1960 à Burzaco, dans la province de Buenos Aires. Elle est romancière, dramaturge et auteur de scénarios pour la télévision. Actes Sud a publié Les Veuves du jeudi (2009), récompensé par le prix Clarín, Elena et le roi détrôné (2011), Bétibou, (2013) et À toi en 2015.

DU MÊME AUTEUR

LES VEUVES DU JEUDI, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1238.

ELENA ET LE ROI DÉTRÔNÉ, Actes Sud, 2011.

BÉTIBOU, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1309.

À TOI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1448.

Illustration de couverture :
Liu Ye, *Going*, 2008. © Liu Ye, Private Collection,
Courtesy Sperone Westwater, New York

“Lettres latino-américaines”

Titre original :
Una suerte pequeña
Éditeur original :
Alfaguara / Penguin Random House, Buenos Aires
© Claudia Piñeiro, 2015
c/o Schavelzon Graham, Agence Littéraire, S.L.
www.schavelzongraham.com

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-07781-5

CLAUDIA PIÑEIRO

Une chance
minuscule

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Romain Magras

ACTES SUD

*À Ricardo, qui n'est pas Robert mais
qui pourrait l'être.*

*À Paloma Halac, qui m'a appris d'où
vient Mary Lohan. Et d'autres choses
encore.*

*À mes enfants Ramiro, Tomás et Lucía,
mes plus belles chances.*

Cette douleur intense. Elle deviendra chronique. Chronique, c'est-à-dire durable, même si elle ne sera peut-être pas permanente. Cela peut aussi signifier que tu n'en mourras pas. Tu ne t'en libéreras pas mais elle ne te tuera pas. Tu ne la ressentiras pas à chaque minute, mais tu ne resteras pas longtemps sans la voir revenir. Et tu apprendras quelques astuces pour l'atténuer ou la chasser, tout en t'efforçant de ne pas détruire ce que tu as eu tant de mal à créer.

ALICE MUNRO

“Les enfants restent” in
L'Amour d'une honnête femme.

CARNET DE BORD REVISITÉ :
REVENIR

La barrière était abaissée. Elle freina, derrière deux autres voitures. Le signal d'alarme brisait le silence de l'après-midi. Un feu rouge clignotait au-dessus du signal ferroviaire. La barrière abaissée, l'alarme et le feu rouge annonçaient l'arrivée d'un train. Pourtant, ce train n'arrivait pas. Deux, cinq, huit minutes et aucun train n'arrivait. La première voiture contourna la barrière et passa. La seconde avança et prit sa place.

J'aurais dû dire non, que ce n'était pas possible, que je ne pouvais pas voyager. Dire n'importe quoi. Mais je n'avais rien dit. Mille et une fois, j'avais cherché à m'expliquer pourquoi j'avais quand même accepté, alors que j'aurais dû dire non. L'abîme nous attire. Et, parfois, sans même que nous soyons conscients de son attraction. Il y a certaines personnes qu'il attire comme un aimant. Celles qui peuvent se pencher, regarder dans le vide et se sentir capables de sauter. Je suis de celles-là. Capable de me précipiter dans le vide, de tomber, pour devenir libre, en fin de compte. Même s'il s'agit d'une liberté inutile, d'une liberté sans lendemain. Libre, mais seulement le temps que durera cette chute.

Alors, si j'avais accepté, ce n'était peut-être pas parce que je n'avais pas su dire non ; peut-être était-ce, au fond, parce que je l'avais voulu. Quelque part au fin fond de moi, dans cette zone intime où je n'ai plus la possibilité de répondre de moi-même, je l'avais voulu. Peut-être même avais-je attendu pendant tout ce temps que cette occasion se présente. Mon abîme à moi. Dix-neuf ans. Même plus, presque vingt. À attendre que quelque chose ou quelqu'un, qu'une force à laquelle je ne pourrais

m'opposer, qu'une circonstance irrémédiable et inéluctable m'oblige à revenir. Et pas ma simple décision personnelle, car je n'aurais pas été capable de la prendre. Le destin ou le hasard, mais pas moi. Revenir. Revenir, mais pas simplement dans mon pays, l'Argentine, pas simplement dans la ville où je vivais, Temperley, mais au collège Saint-Peter. Revenir comme dans un jeu de matriochkas qui me renvoie dans ce microcosme : un collège anglais du sud de la conurbation du Grand Buenos Aires, un collège que j'ai aimé aussi fort que je l'ai détesté.

Le collège Saint-Peter. Il m'est encore pénible d'en prononcer le nom, voire même de seulement y penser. Je sais que la personne qui compte pour moi n'y est sans doute plus. Mais il reste peut-être encore là-bas des gens que je connais ou qui me connaissent. Et qui le connaissent. Qui savent des choses sur nous de l'époque où je vivais encore dans ce quartier. Même si certains changements physiques et interventions sur mon corps m'apportent maintenant une relative tranquillité. J'ai la conviction de pouvoir passer inaperçue. Il y a de cela environ cinq ans, je suis tombée sur Carla Zabala – une maman du collège qui appartenait au cercle de mes amis les plus intimes de cette époque-là, à cet endroit où je me vois forcée de revenir – et elle ne m'a pas reconnue. C'était dans un de ces grands magasins, nous attendions toutes les deux notre tour à la caisse, côte à côte. Elle m'a regardée et, dans un très mauvais anglais, elle m'a posé une question sur le prix d'un vêtement que je tenais. Je suis restée muette, incapable de répondre. Carla a attendu quelques secondes mais, devant mon mutisme, sa seule réaction a été de poser la même question à la personne

qui se trouvait derrière moi. J'ai alors compris ce que mon intuition me suggérait déjà : que celle que j'avais été n'existait plus, que celle qui faisait la queue ce jour-là dans un grand magasin de Boston n'était jamais allée à Temperley, qu'elle ne connaissait pas le collège Saint-Peter, qu'elle ne pouvait pas être démasquée par Carla Zabala ni par personne, pour la simple raison qu'elle était désormais devenue quelqu'un d'autre.

Je ne me reconnais pas moi-même lorsque je me cherche dans les photos de cette époque. Je n'en conserve que trois, toutes prises avec lui, en des moments différents. Aucune avec Mariano. Je ne les regarde presque plus, j'ai dû arrêter de le faire pour réussir à me soigner. Robert m'avait demandé de ne plus les regarder et il avait eu raison. Pendant un certain temps, j'avais continué, en cachette. Jusqu'à ce qu'un soir, au coucher, je me rende compte que je ne les avais pas regardées une seule fois de toute la journée. Puis j'étais restée deux jours sans le faire. Puis une semaine, un mois. Un bout de temps. Jusqu'à ce que je ne les regarde plus du tout. Pour autant, je n'ai pas voulu m'en séparer. Et en ce moment, dans cet avion qui me ramène aujourd'hui à l'endroit d'où je suis partie, j'ai quatre photos sur moi : ces trois-là et une autre sur laquelle je suis avec Robert, devant notre maison. Mais ces photos, je ne les regarde pas, je ne les ai pas vraiment emportées volontairement, je ne sais même pas pourquoi je l'ai fait.

Je ne suis plus blonde, comme la plupart de ces femmes qui mettent leurs enfants à Saint-Peter, dans ce collège que j'ai si bien connu. Mes cheveux sont auburn, presque roux, depuis longtemps. J'ai perdu du poids, une dizaine de kilos, peut-être même un

peu plus. Je n'ai jamais été grosse mais, après mon départ – après ma fuite, devrais-je dire –, j'étais complètement décharnée, transparente, et je n'ai jamais récupéré les kilos perdus. Je ne porte plus les mêmes habits que toutes ces femmes, ces habits que nous portions toutes : aujourd'hui, jour de mon retour, je suis une Américaine, une femme de Boston. S'il faisait froid, par exemple, je porterais un chapeau, chose impensable à Temperley. Ma voix, celle que l'on me connaît, va être masquée par les inflexions d'une autre langue, des inflexions que je m'efforcerai d'exagérer chaque fois que j'entrerai dans une zone de danger. Elle sera couverte de ce voile rauque qui m'est apparu dès le jour où j'ai quitté mon pays. "Dysphonie entraînée par un stress traumatique", a dit le médecin lorsque je suis allée me faire examiner à Boston, quelques semaines après. Au fil des ans, l'effort que toutes mes heures de cours imposent à mes cordes vocales a rendu cette dysphonie chronique. Même mes yeux ne sont plus les mêmes. Et pas seulement parce qu'ils ont contemplé d'autres choses, d'autres mondes. Ni parce qu'ils ont cessé de regarder cet endroit où je reviens aujourd'hui. Si c'était cela qui les avait fait changer, ce changement n'aurait été qu'imperceptible. J'aurais été la seule à m'en rendre compte, et peut-être aussi Robert : une relative tristesse, un éclat plus terne, une certaine lenteur pour sauter d'un objet à l'autre. Parmi ces changements, peut-être cette façon tellement personnelle que nous avons tous, lorsque nous parlons, de regarder quelque part pour trouver ces mots qui ne nous viennent pas. Ces mots, c'est en l'air que mes yeux les cherchent ; je lève les yeux de côté et ils s'accrochent au plafond, ils y restent suspendus

en attendant de voir enfin ces mots apparaître. Robert, lui, les cherchait en regardant droit devant lui, ils n'étaient jamais bien loin ; et ma mère – je le sais, maintenant –, en fermant les paupières. Et lui, où ses yeux peuvent-ils bien chercher les mots qu'il ne trouve pas ? Je ne saurais le dire, je ne m'en souviens pas. Pour revenir à mes yeux et à la façon dont ils ont changé, je ne parle pas de ces petits changements subtils, intimes, que seules les personnes très attentives à la façon dont les autres regardent parviennent à détecter. Je veux parler de changements externes et plus évidents, que l'on peut maintenant apporter aux yeux de ceux qui le désirent. Lorsque mon oculiste m'avait parlé de la possibilité de changer la couleur de mes lentilles de contact, je m'étais décidée tout de suite. Robert avait pris peur en me voyant. Mais Robert était incapable de me contredire sur quoi que ce soit, sauf sur les choses qui me faisaient souffrir. Alors, si je voulais avoir les yeux marron, je n'avais qu'à en faire à ma guise.

Robert. Lui, il aimait les yeux bleus. Moi, ça m'était passé. "Marron, ce sera parfait", m'avait-il dit, malgré sa préférence. Le fait d'avoir croisé Robert sur mon chemin, d'avoir pu compter sur lui lorsque je m'étais installée à Boston, alors que j'aurais pu m'installer dans n'importe quel autre endroit du globe, avait représenté pour moi une planche de salut à un moment où j'étais prête à m'abandonner au courant, à me laisser emporter par les flots.

À Boston, je donne des cours d'espagnol. J'enseigne l'espagnol à des anglophones. Faut-il écrire à la première ou à la troisième personne ? Pourquoi choisir l'une plutôt que l'autre ? Voilà quelques-unes des multiples questions que me posent souvent

mes élèves, une fois qu'ils ont surmonté leurs premières difficultés, lorsqu'ils veulent "écrire". À mon retour, ils me les poseront encore, sinon, de nouveaux élèves s'en chargeront au cours du prochain semestre. Il s'agit certes d'une question d'ordre technique qui, bien que j'y réponde aussi en termes techniques – dans mes cours, mes réponses sont grammaticales, non littéraires –, me colle à la peau depuis un moment, comme si elle attendait un plus grand investissement de ma part. Les élèves viennent apprendre une langue, leur objectif n'est pas de l'utiliser pour écrire des romans ou des nouvelles. Pour cela, ils ont déjà leur langue maternelle ; on devrait écrire dans la langue dans laquelle on pense, dans laquelle on rêve. Dans laquelle on crée des silences. Mais, bien que je sache ce que l'on attend de mes cours, j'ai parfois l'impression de donner des réponses trop théoriques à mes élèves : "La personne (première, seconde ou troisième) est une catégorie grammaticale exprimée par les pronoms personnels. Cette forme déictique est nécessaire pour lever toute ambiguïté sur l'identité du locuteur, de l'allocutaire ou de tout autre intervenant prenant part à l'opération de prédication." Déictique, lever toute ambiguïté, intervenant, prédication... *Bullshit*, dirait Robert. Je récite cette définition de mémoire, et je la leur fais apprendre de mémoire. *By heart*, comme on dit en langue anglaise. Une traduction qui n'est pas littérale, bien au contraire. La mémoire *versus* le cœur. D'autres fois, j'ai pitié de mes élèves et je leur donne une réponse plus consensuelle : "La première personne, c'est généralement celle qui s'exprime : « je », « nous », « nous les filles ». La seconde personne est celle à qui l'on parle ou que l'on écoute :

« toi », « vous ». La troisième personne est celle dont on parle : « il », « elle », « ils », « elles ». » Et moi, ici, à cet instant précis, alors que j'attends d'embarquer sur ce vol qui me ramène en Argentine, je me demande moi aussi, devant cette page blanche, s'il me sera plus facile de raconter cette histoire à la première ou à la troisième personne du singulier. De dire "je" ou "elle". J'essaie avec l'une puis avec l'autre. La troisième personne éloigne, elle crée une distance protectrice. La première m'approche du bord de l'abîme, elle m'invite à sauter. La troisième me permet de me cacher, de rester deux pas plus en retrait, de ne pas regarder le vide, même lorsque je l'évoque. Pourtant, je sais bien que me cacher, c'est précisément tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, pendant tout ce temps où j'ai été incapable d'écrire le moindre mot sur cette funeste journée. C'est pour cela que je me dis, que je me convaincs, que je me fais fort d'écrire ce texte – cette espèce de carnet de bord de mon voyage de retour – à la première personne. Car c'est la seule façon de pouvoir exprimer la douleur. La douleur, le déchirement, la fuite, le fait de se désagréger en milliers de morceaux que l'on ne pourra plus recoller, d'avoir toujours le regard perdu dans le lointain, l'abandon et le fait de s'abandonner, les cicatrices, tout cela ne peut se raconter qu'à la première personne.

Ici, à l'aéroport de New York – Robert m'a redonné le goût du train pour apprécier la beauté du paysage lorsqu'il n'y a pas de vols directs entre New York et Boston et me retrouver "en état de grâce en montant dans l'avion" –, j'attends l'appel pour l'embarquement, juste après avoir enregistré une petite valise remplie du strict nécessaire pour le peu de temps

– une à deux semaines – que je m’apprête à passer hors de chez moi. Et, pendant cette attente, j’écris à la première personne. J’écris pour moi à la première personne. Je m’écris. Sur la première page, j’inscris “Carnet de bord” et non “Journal”. Pour écrire un journal, il faut se sentir sûr de l’intérêt que présente le récit de notre propre vie, ce qui n’est pas mon cas. La conviction que cette vie, aussi dure qu’elle ait pu être ou qu’elle soit encore, justifie, du point de vue de celui qui la raconte, qu’elle soit retranscrite jour après jour, scène par scène. Et cette conviction, je ne l’ai pas.

J’ai gardé mes photos en cabine. Mes quatre photos. Devant les trois plus anciennes, j’ai placé celle de Robert si jamais, au cours du trajet, je devais sortir quelque chose de mon sac de voyage, tout retourner, et me retrouver obligée de les regarder. Dans ce cas, je préférerais tomber d’abord sur celle de Robert, même maintenant qu’il est mort et qu’il ne peut plus me protéger de mes fantômes comme il l’a fait durant toutes ces années. Tomber d’abord sur Robert, et seulement après sur lui. Dans ce bagage à main où se trouvent les photos, il y a de nombreux papiers qui font aussi le voyage, toute la paperasse du Garlic Institute, ce collège américain sophistiqué pour lequel je travaille maintenant. Celui où je suis entrée comme professeure d’espagnol grâce à Robert. Cet endroit qui a servi de berceau à ma douleur après ma fuite, et où j’ai passé les années qui ont suivi ma première vie. Ce collège qui m’envoie aujourd’hui, dans un vol sans escale et assise en classe business, dans un autre collège, le collège Saint-Peter.

Et qui me ramène à mon passé.